

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 17 (1910-1911)

Artikel: Une logique à l'usage des amants du "Grand siècle"

Autor: Schenk, Albert

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une Logique à l'usage des Amants du "Grand siècle",

*A M. Paul Deussen, Professeur de
Philosophie à l'Université de Kiel.*

La célèbre *Logique* de Port Royal venait de paraître (1662), et les éditions s'en succédaient avec rapidité, quand un gentilhomme de Cherbourg, François de Callières, Seigneur de la Rochechellay et de Gigni, résolut, en vrai Normand, de profiter du succès extraordinaire de l'ouvrage de Messieurs les Solitaires pour gagner ses éperons d'écrivain. Lui aussi composa une *Logique*. Mais des innombrables œuvres de ce genre qui parurent avant et après celle des illustres Jansénistes, aucune sans doute, ni *La Logique de l'esprit et du cœur* de Jean Blanchet (Paris, 1760), ni *La Logique à mon usage* de J.-H. Meister (Paris 1772) ne fut de conception plus étrange, un philosophe dirait plus saugrenue, que celle du jeune auteur normand. Il fallait être jeune, en effet — Callières avait 22 ans — pour faire un traité de logique à l'usage exclusif des amants, car c'est bien là le but de la *Logique des Amants ou L'Amour logicien*, petit in-12 de 173 pages publié en 1668 à Paris.

C'est à ce modeste et rare ouvrage que j'aimerais consacrer cette courte étude. Nous verrons que cette *Ars amandi* d'un nouveau genre, qui est écrite dans le style et, jusqu'à un certain point, dans l'esprit des Précieuses est digne d'être

analysée, à cause, d'abord, de la façon intelligente dont l'auteur a su éviter les nombreux écueils qu'offre une entreprise pareille, à cause, ensuite, des renseignements qu'il nous donne en foule sur la vie de son temps, détails d'un caractère plus ou moins intime, que rarement un honnête homme du XVII^{me} siècle confie à un livre.

*
**

Mais, avant tout, présentons l'auteur de la « Logique des Amants. » François de Callières est né à Thorigny, petite ville de la Basse Normandie, au mois de mai 1645.¹⁾ Son père, maréchal de bataille des Armées du Roy, était gouverneur, pour la maison de Matignon, de la Ville et Château de Cherbourg, où François passa sa prime jeunesse. De bonne heure, celui-ci fut attaché à la fortune de la grande Maison de Longueville. Il était en Pologne et préparait la candidature du Comte de Saint-Paul au trône que devait illustrer Jean Sobieski, quand la mort (au Passage du Rhin, 1672) du beau et imprudent fils de la Duchesse de Longueville mit brusquement un terme à sa mission et le ramena en France. L'habileté que Callières avait montrée en cette circonstance n'avait point échappé au roi, qui le prit à son service. Désirant faire cesser la cruelle guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, il l'envoya en Hollande(1693) négocier secrètement la paix. Callières travailla si bien que, le 30 octobre 1697, il pouvait signer le Traité de Ryswick. Ce succès rendit populaire le nom du plénipotentiaire de Louis XIV. Callières s'était montré diplomate de talent, homme de cœur et de tête. Le roi lui accorda une gratification de 100.000 livres et le nomma au poste de Secrétaire particulier de Sa Majesté.²⁾ Il remplit d'autres mis-

1) La biographie qui suit s'appuie sur des recherches spéciales. Nous indiquons ailleurs les sources exactes où nous avons puisé et nous ne signalerons pas non plus les erreurs qui fourmillent dans les dictionnaires biographiques où l'on trouve la vie de Fr. de Callières.

2) V. Saint-Simon, *Mémoires*, Tome III, p. 293-301, Edit. Boislisle.

sions diplomatiques encore, toujours avec succès, et mourut en 1717, célibataire.

Une année avant sa mort, François de Callières avait fait part au public de sa grande expérience politique en publiant un traité fort apprécié au XVIII^e siècle et qui se lit encore avec agrément et profit. C'est : « *De la manière de négocier avec les Souverains* » (Paris 1716). (³) Mais l'œuvre principale de Callières n'a pas trait à la diplomatie : elle rentre plutôt dans le domaine de la linguistique et de la civilité et se compose de quatre volumes publiés sous quatre titres différents et à diverses époques. Toutefois les quatre ouvrages sont d'une unité de conception et de composition parfaite. Leurs titres, que nous donnons en note, indiquent suffisamment leur sujet, leur but et leur importance. (⁴) On le voit, Callières avait sa place marquée à l'Académie française, et, en effet, il en faisait partie depuis 1689. Il en avait pour ainsi dire forcé les portes par un Eloge de Louis XIV qu'il venait de mettre au jour sous le titre de « *Panegyrique historique à Messieurs de l'Accadémie française* » (Paris, 1688) et qui, somme toute, n'est pas plus mauvais que le meilleur des discours de ce genre dont on a adulé le « Grand Roy ». Quand enfin nous aurons cité « *L'Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes* » (Paris 1688), satire

3) Traduit en plusieurs langues ; réimprimé souvent en Hollande, Angleterre, Allemagne, etc.

4) *Des mots à la Mode et des nouvelles façons de s'exprimer*, Paris 1692 ; 2^e éd. 1693 ; 3^e éd. 1698. In-12^o.

Des bons mots et des bons comptes, Paris 1692 ; 2^e éd. 1698.

Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer. Paris 1693.

De la Science du Monde et des connaissances utiles à la Société, Paris 1717 ; réimprimé souvent ; traduit en allemand.

Cf. sur ces ouvrages : A. Schenk, Table comparée des observations de Callières sur la langue de la fin du XVII^e siècle, un vol. gr. in-8^o, Kiel, 1909.

littéraire sous la forme dramatique imitée de Lucien et qui fait preuve de goût et de modération, nous aurons énumérées toutes les productions qui, sûrement, sont de notre auteur. Nous ne parlons pas *Du bel esprit* et de *La politique des Personnes de Qualité*, ouvrages qu'on lui attribue généralement et qui — nous le prouvons ailleurs — ne sont pas de la plume de François de Callières.

* *

L'auteur de *La Logique des Amants* n'est donc pas le premier venu. Comme écrivain, il avait d'ailleurs de qui tenir. Son père maniait la plume aussi bien que l'épée et a laissé plusieurs écrits qui dénotent un fin lettré. Ceci nous explique pourquoi Brunet, le savant bibliographe, a pu écrire (Tome I^{er} col. 1479), parlant de l'ouvrage qui nous occupe : « Nous ne saurions dire positivement si c'est à François ou à Jacques de Callières (le père) qu'il faut attribuer : *La Logique des Amans*. » Sûrement, Brunet n'a pas eu le volume en mains, autrement il aurait lu ce qui suit et n'aurait pas eu le moindre doute :

La Logique des Amans ou L'amour logicien. Par Monsieur de Callières le fils. A Paris, chez Thomas Jolly, au Palais, en la Salle des Merciers, à la Palme et aux Armes d'Hol-lande MDCLXVIII (1668). Avec Privilège du Roy.

Le titre donne donc bien comme auteur Callières le Fils. Dans « l'Epitre dédicatoire » François parle aussi (⁵) de son « Père zélé pour le très-humble service » de l'auguste mai-son d'Orléans-Longueville.

Cette question de paternité résolue, ajoutons que le li-vre, petit in-12 de 173 pages + 7 feuillets liminaires pour l'Epitre et la Préface, est dédié « A son Altesse Monseigneur le Comte de St-Paul », le même que celui que nous avons nommé plus haut et qui, né pendant les troubles de la Fronde de la belle et célèbre Duchesse de Longueville, neveu du grand Condé, héritier de la fortune et des espérances d'une des plus puissantes maisons de France,

5 V. la fin de cette Epitre. — L'achevé d'imprimer est du 1^{er} mars 1668.

futur roi de Pologne, alla périr misérablement, par sa propre imprudence, dans un fait d'armes dont il fut pour ainsi dire l'unique victime.

Cette épître dédicatoire n'offre rien de très intéressant. L'auteur y qualifie son ouvrage « de bagatelle » et se répand, comme c'était la mode alors, en flagorneries à l'adresse de « Monseigneur » : « La nature qui vous a fait » naistre l'un des mieux faits de tous les hommes, a en- » core donné à Votre Altesse en la formant, des facultez » si grandes et si vastes, qu'elles ne reçoivent aucunes » bornes dans leur estendue.... » Tout est dans ce goût.

Disons toutefois à la décharge de Callières qu'au témoignage de tous les contemporains, le jeune duc de Longueville était un des personnages les mieux faits et les plus intelligents de son temps. (6)

La préface « Au lecteur », qui fait suite à l'épître, est assez longue. Notre jeune gentilhomme s'y moque agréablement des auteurs qui avertissent le « Lecteur que l'on se voit imprimé contre son gré » tout en s'attribuant avec effronterie le droit de se louer dans le préambule de leur « production ». Puis il se courrouce contre les hommes qui « croyroient se declarer indignes du titre de spirituels » s'ils ne critiquaient à tort et à travers. Notre auteur, lui, n'a écrit que pour « les esprits raisonnables et éclairés », et il explique de la façon que voici le but qu'il a en vue :

« J'ay creu qu'il n'y avoit point de meilleur moyen de » faire naistre l'envie d'apprendre la Logique à ceux qui ne » la scavent pas, qu'en adoucissant ce qu'elle a de rude à » l'abord, et en les apprivoisant avec ces grands mots de » cathegories, d'universaux et de sillogismes, par l'applica- » tion que j'en fais à la matiere du monde la plus agréa- » ble,.... l'Amour ».

Ce but est donc essentiellement pédagogique. L'auteur s'adresse aux adolescents qui n'ont pas fréquenté le collège ou les leçons de leur précepteur avec toute l'application

6) Cf. V. Cousin. *La Duchesse de Longueville*, Revue des deux mondes 1852, Tome III, p. 633-670.

désirable et qui, entrant dans le monde, éprouvent le besoin de parfaire leur instruction. On le comprend, pour de telles têtes, la Logique des Jésuites ou des Solitaires de Port Royal était une science rébarbative à l'extrême. Et notre gentilhomme pédagogue offre à ses contemporains de les initier tout doucement dans le secret des universaux et des enthymèmes en leur parlant d'un sujet qui les intéresse, les attire, les « empoigne » tous, de la galanterie et de l'amour.

La composition du traité sera celle de tous les traités de logique, les définitions seront rigoureusement exactes, mais on se contentera de donner les points essentiels, — pour ne point effaroucher les lecteurs timides — et l'on fera en matière de Logique « ce que les compositeurs de » Romans ont fait en matière d'Histoire, qui, bien qu'ils » la suivent dans les principaux evenemens, se donnent » souvent la liberté de l'embellir par leurs inventions, qui » servent au sujet qu'ils traitent. »

Et nous pouvons certifier à l'auteur qu'il a parfaitement réussi dans son entreprise. Il suppose que c'est Cupidon en personne qui, sous forme d'un beau discours, enseigne à ses « généreux Enfans (p. 1) « l'art de discerner le vray » amour d'avec le faux, et de raisonner juste sur tout ce » qui leur peut arriver ».

Le premier chapitre est naturellement consacré aux « conceptions amoureuses ». « L'homme ne conçoit jamais » un véritable amour, à moins que l'objet capable de lui en » donner, ne soit présenté devant ses yeux ».

Pour que l'amour puisse obtenir ses entrées dans un cœur, il faut qu'il soit accompagné « d'une certaine Dameoiselle que l'on appelle Richesse » ou tout au moins d'**« Esprit »** et de **« Bonne mine »**. Ces deux **« Garçons »** (**Esprit et Bonne mine**) sont fort utiles, il est vrai, mais, Richesse, hélas ! est la première puissance, dans un siècle où les « thrésors aveuglent tout le monde ! » — On le voit, ce « monde » change peu ! —

L'amour une fois conçu, ce qui reste dans le cœur de

l'objet aimé, c'est l'« Idée » de l'Amant (p. 7) « Cette ingénieuse Idée entretient la passion chez la Dame.

Mais si la rigueur de son sort
L'oblige pour longtemps d'être absent de sa Belle,
Il n'est pas de charme assez fort
Pour pouvoir retenir son Idée avec elle ».

Dans ce cas, les portraits et les lettres viendront au secours de la Nature. La Poésie surtout est un excellent moyen pour ce faire, car les Vers « peuvent dire à une Belle qu'on l'aime, ce que la Prose ne peut pas faire si librement ». L'Amant veut-il avoir la certitude qu'on l'aime, « qu'il observe le visage de sa Belle. » Si elle rougit en entendant prononcer son nom, il n'y a plus de doute, car observe l'auteur, avec assez de finesse, dès que cette rougeur commence à monter au visage des Belles, « la honte » qu'elles ont d'estre découvertes les fait encore plus rougir ; et quand elles s'efforcent de la dissiper et de l'empêcher de paroistre, c'est alors qu'elle s'augmente et qu'elle paroist avec plus d'éclat. »

Comme dans la « Logique de Port Royal », on passe ensuite aux « Cathégories. » Il y en a dix, qui sont Substance-Beauté, Quantité-Richesse, Qualité-Jeunesse, Relation-Galanterie, Action-Esprit, Passion, Où, Quand, Situation, Habit. Toutes ces catégories avec leurs contraires, sont définies, divisées, exemplifiées d'une façon qui n'est pas sans agrément. On aura déjà remarqué que le discours est entremêlé de vers. En général, ce sont les exemples qui sont présentés dans le « langage des Dieux ». Communément faibles de facture, les vers de Callières plaisent par un certain laisser-aller.

« Je les vois, ces belles fardées,
dit l'auteur (p. 21) indigné des « artifices qui règnent chez les grandes dames »,

Je les vois, ces belles fardées
Apres s'estre au miroir bien des fois regardées ;
Pour attraper quelques galands,
Se rajeunir d'un jour et vieillir de dix ans ».

Inutile de dire que les définitions de Callières ne sau-

raient toujours contenter le philosophe. Nous allons les passer rapidement en revue.

« *Beauté*, lit-on p. 16, est une substance et un estre parfait ». Et c'est tout. Les « *Beautés immatérielles* » sont simplement énumérées, les matérielles, par contre, et cela se comprend, détaillées avec complaisance. Le visage, la gorge, les bras et les mains (« ce que quelques Goguenards ont appelé la petite Oye ») la Taille, « cet air engageant et dégagé, que l'on appelle ce ne sçay quoy, » tout est décrit du point de vue de l'idéal du temps. L'auteur s'arrête prudemment dans la description des « *beautés matérielles* » en déclarant : « Il y a encore un grand nombre d'autres *Beautés* ; mais comme elles sont de peu de consequence à sçavoir, chacun se les formant selon sa fantaisie, nous les mettrons au nombre des *agremens* ».

— « *Richesse* (p. 26) est une quantité et un assemblage » de biens, qui se peuvent diviser en plusieurs parties. Il » y en a de deux sortes, l'une est composée de parties dis- » jointes et séparées (c'est l'argent, qui se compte) ; l'autre » de parties unies et continuës (les belles terres, où nous » n'admettons que la superficie.) »

— « *Jeunesse* est une qualité nécessaire à l'Amour, et » un accident presque inséparable de la substance, qui est » beauté (p. 33.) Nous en mettrons de deux sortes ; sça- » voir depuis douze ans jusques à vingt, et depuis vingt » jusques à trente. Quand les femmes ont atteint la ving- » tiesme, elles se reposent d'avoir fait un si long chemin, » et y demeurent d'ordinaire jusques à trente, alors elles » avoüent qu'elles en ont vingt-un. Quand elles ont passé » les quarante, elles luctent tant qu'elles peuvent contre la » vieillesse. » Viennent alors les « vilains artifices de la galanterie », artifices dont se moque l'heureuse Jeunesse qui n'a d'ennemie que la Jalouse.

— « *Les Relatifs* (p. 43) sont deux choses qui ont entre » elles un rapport mutuel, et qui tiennent tellement en- » semble, que l'entendement ne les peut concevoir l'une » sans l'autre. » Les Relatifs parfaits sont Amant et Amante ;

la relation imparfaite est celle qui se trouve entre l'Amant et la Maîtresse.

— « La plupart des *actions* amoureuses (p. 45) se rapportent à l'esprit. C'est luy qui trouve l'art de plaire à la personne qui luy a plû ». Nous apprenons dans ce chapitre que l'Amour conseille « toujours de pencher plutost du costé de la Hardiesse que de la Crainte », quand il s'agit de profiter de cet heureux moment que l'on appelle l'Heure du Berger.

— « La *passion* (p. 57) est la reception de la vertu de l'agent ». La plus insupportable des passions est la pauvreté. Pour que l'Amant et l'Amante soient agents et patients tout à la fois, ce qui est le comble de la félicité, il faut que l'Amant « tempeste, qu'il crie et qu'il se plaigne hautement de son injustice », et bientôt il aura reçu quelque faveur de son inhumaine.

Callières — et pour cause ! — ne consacre qu'une ou deux pages aux catégories suivantes. L'Habit seul est traité longuement. « Par l'*habit* (p. 70) nous entendons toutes sortes d'ornements extérieurs, tant pour les hommes que pour les femmes ». Il faut que tous les vêtements soient à la mode et toujours neufs ; il faut fuir les extrémités et les extravagances et « ne se jamais servir des avantages que l'on peut tirer de l'Art que pour reparer les deffauts de la Nature ». Ces maximes, on en conviendra, sont marquées au coin du bon sens ; on ne singeait point partout, alors, les folies des Courtisans. Que l'Amant, recommande Callières, porte un bas de soye bien tiré, sans s'embarasser de grands canons, comme font la plupart des jeunes gens de la Cour (p. 72).

Le chapitre où le jeune Callières nous introduit dans le Cabinet de toilette d'une « Belle » est un des mieux écrits et des plus agréables à lire de tout le livret, cela se comprend aisément. « Au matin, dès qu'elles (les Belles) sont levées, la premiere chose qu'elles font est d'aller donner le bonjour à leur mirouë, et de le consulter, pour sçavoir de luy si elles n'ont point acquis ou perdu quelques graces depuis qu'elles ne l'ont veu.... Elles se coëffent devant luy

et font bien des grimaces avant que de luy plaire. D'abord elles se lient le menton, et avec leurs cheveux se font des cornes dessus la teste ; le mirouer qui est du naturel du singe, les contrefait et leur montre aussi les cornes.... Alors elles commencent à mettre leur corps dans une prison fort estroite, elles le font serrer de si près, que la plus grande partie de son en-bon-point est contrainte de remonter vers la gorge, pour s'affranchir de cette dure captivité.... Les belles pommes sont à demy libres et à demy en prison... On jette un voile dessus... l'envie qu'elles ont d'estre veuës, fait qu'elles le repoussent sans cesse ou regardent au travers.... Le haut de la gorge..., glorieux,... se pare d'un collier de grande valeur. La Belle ainsi ajustée... se tourne de tous les costez devant son mirouer... Quand il la trouve à son gré, elle prend congé de luy et fait mettre les chevaux au carrosse. Alors elle s'en va dans quelque belle assemblée, afin de ne pas perdre les soins qu'elle a eus de s'habiller.... La conversation se tourne d'ordinaire sur les ajustemens.... Quand un habit sieroit le mieux du monde, elles y trouveront toujours à redire... quand elles y aperçoivent quelques deffauts, au contraire, c'est alors qu'elles s'efforcent d'en dirent plus de bien..... »

Ayant ainsi parlé des dix « Cathegories sous lesquelles sont contenuës toutes les choses du monde, dont l'Amour se sert pour former toutes sortes de propositions ou enonciations amoureuses, dont il compose ses argumens », Callières les « regarde comme des instrumens propres à former un raisonnement » et s'occupe du genre, de l'espèce, de l'individu, de la différence, du propre, de l'accident, des propositions, de la définition et de la division, tout cela de la même façon que précédemment. Qu'est ce qu'une femme, demande l'auteur dans le paragraphe consacré à la différence. Et il répond : « C'est un animal aimable (p.83), qui diffère essentiellement d'avec l'homme ». Mais

Si j'approfondissois une telle matière
En vous mettant au jour la différence entière
D'entre la Maitresse et l'Amant :
Je gasterois tout mon mystere,

» Et ce que j'ay de plus charmant,
» C'est pourquoy j'ayme mieux m'en taire ».

Par le chapitre de l'Accident (p. 93) nous apprenons « qu'on divise tous les accidens en trois classes differentes, » sçavoir en antecedens, concomitans, et subsequens ; les premiers me (l'Amour) precedent, et servent à faire juger que je dois vray-sémbablement venir en un lieu, les secondes m'accompagnent et montrent infailliblement que j'y suis, et les derniers me suivent, et font voir que j'y ai autrefois été ». Ces Antécédents sont d'ordinaire Bals, Balets, Comedies, Serenades, Festins, Cadeaux et Promenades, tant au Cours et aux Thuilleries qu'aux belles maisons de campagne ; fleurettes, billets doux, sonnets, madrigaux, chansons et petits soins..... « Mes concomitans sont soupirs, langueurs, transports, plaintes amoureuses, tendres regards et stances passionnées. L'on y ajoute jalousie. Mais c'est un monstre... qui engendre mes subsequens : dépits, demeslez, ruptures et médiances ». On remarque ici l'influence de M^{lle} de Scudéry et de sa carte du « Tendre ».

Enfin Callières explique ce que c'est que l'argumentation et définit les trois principaux arguments, le syllogisme, l'enthymème et le dilemme. Les exemples seuls se rapportent à l'amour, dans cette dernière partie de l'ouvrage. Il n'en pouvait être autrement. Voici un des syllogismes présentés par notre auteur. Je n'ai pas besoin de montrer pourquoi je le choisis :

« Les sophismes (p. 112) peuvent encore pecher en la mineure, comme en celuy-cy :

C'est le propre de la beste,
D'avoir deux cornes sur la teste.
La jeune Celimene et la galante Iris
En font porter à leurs maris

« Donc leurs deux maris sont deux bestes.
« Si l'on vous fait jamais cet argumeut, et que vous soupçonnez d'avoir quelque interest à le defendre, vous n'avez qu'à nier hardiment la mineure ; car quand vous seriez le plus grand cornard du monde, il seroit

» difficile de vous le prouver par démonstration, à moins....
» qu'on ne vous plantast des cornes en vostre présence ; en
» ce cas il ne vous est pas permis d'en douter ».

Un des exemples de l'Enthymème est intéressant en ce qu'il nous prouve qu'en 1668 le fameux roman d'Honoré d'Urfé était encore lu de tout le monde :

« L'on peut (p. 115) argumenter du semblable au semblable, comme

Celadon fut heureux en possédant Astrée
Donc un autre Berger peut aussi devenir heureux ».

Enfin l'ouvrage se termine par une « Observation sur toutes sortes d'argumens amoureux ».

Tous sillogismes, tous dilemmes
Tous sophismes, tous enthimesmes
Et toutes sortes d'argumens
Qui peuvent servir aux Amans,
Doivent avoir pour but de convaincre leurs Belles,
De l'amour qu'ils sentent pour elles ».

Mais Callières ne serait pas Normand, s'il ne conseillait bien vite aux Amants de jeter par dessus bord tous les arguments en forme, dès qu'il s'agira de faire une déclaration d'amour « valable ».

« Les argumens, dit-il (p. 117) ne persuadent pas si-tost qu'un discours confus et embrouillé ». Loin de s'amuser à raisonner, il faut qu'un prétendant tâche de faire croire qu'il a perdu la raison. —

C'est en renversant ainsi tout l'échafaudage de sa « Logique amoureuse » que Callières couronne son œuvre. On reconnaîtra que ce n'est pas là ce que l'ouvrage offre de moins piquant. Ce qui plaît, du reste, dans cette production littéraire, outre le style toujours juste et léger, c'est précisément ce contraste entre le sujet traité et l'imperturbable sérieux (parfois plein de malice) de l'auteur. On sent qu'il a parfaitement conscience de ce contraste, j'allais dire de cette incongruité de la matière et de l'instrument, de l'Amour et de la Scholastique, et ce caractère ajoute beaucoup à lagrément de la lecture.

*
**

Telle qu'elle est, l'œuvre première de François de Callières dut plaire à la société de son temps. Les nombreuses Précieuses que Molière, avec tout son génie, n'avait pu anéantir, étudièrent avec plaisir « L'amour logicien ». Elles y retrouvaient, en partie du moins, leur manière de voir en matière d'amour et — que ceci soit dit en leur honneur, — elles avaient assez de clartés pour suivre sans peine leur professeur dans toutes ses explications. C'est lui-même qui nous l'apprendrait si nous ne le savions pas : « Je sçay (p. 3) qu'en ce Siècle icy il y a quantité de femmes sçavantes et qui se meslent de philosopher ; je ne feray donc point de difficulté de me servir des termes de la Philosophie ordinaire, et de rendre mes preceptes à peu pres semblables aux siens ».

Mais une preuve manifeste du bon accueil fait au livre de M. de Callières à son apparition, c'est qu'il ne tarda pas à être réimprimé en Hollande. Nous avons en effet, une édition elzévirienne de *La Logique des Amans*. C'est un charmant petit in-12^o de 118 pages qui porte exactement le même titre que celui de Paris, avec de plus, la célèbre sphère des Elzevirs et la mention : *Suivant la copie imprimée à Paris, 1669*. Les caractères en sont fort beaux, mais la correction du texte laisse beaucoup à désirer. Il en est de même de la pagination : par une bêtue du proté, la première feuille porte des numéros fantaisistes, 1, 15, 16, 4, 20, 21 etc. L'exemplaire de Hollande, comme celui de Paris, a un joli frontispice ; c'est une gravure sur cuivre signée Landry.⁷⁾ Elle représente une espèce de Cour d'amour : Chevaliers galants et belles Dames, en des poses compassées, se pressent et discutent autour d'un trône orné de coeurs et où préside gravement Cupidon entouré de Galanterie, Jeunesse, Beauté, Richesse, etc. A voir cette gravure, on se croirait transporté au temps d'Alain Chartier et d'Alix de Champagne.

7) L'édition hollandaise donne une imitation de cette gravure, sans signature. Nous avons cité d'après cette édition, dont nous avons trouvé un exemplaire dans la Bibliothèque grand-ducale de Weimar, côté 22, 6, 20.

Quand M. H. Vienne, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, Paris 1865, II^e année, col. 672, prétend que « ce livret curieux, édition de Hollande, n'est pas cité dans Brunet », M. H. Vienne se trompe évidemment. Brunet, *i. c.* après avoir décrit l'exemplaire sorti des presses de Jolly (V. plus haut, p. 32) ajoute « réimprimé à Amsterdam, 1669 ». D'après A. Willems : *Les Elzevier, Histoire et Annales typographiques*, Bruxelles 1880, n° 1814, Brunet, semble-t-il, a eu raison de donner *Amsterdam* comme lieu d'impression, bien que cette ville ne soit pas indiquée sur le titre. On lit, en effet, dans Willems : « Cité avec l'adresse d'Amsterdam au catalogue de 1674 ».

* *

Il nous reste, pour finir cette étude, à montrer quels profits nous pouvons retirer de la lecture de la *Logique des Amans* pour notre connaissance des mœurs du XVII^{me} siècle. Une des constatations les plus intéressantes est celle-ci : idéal de la femme, tel que se le représentaient les contemporains de Louis XIV est encore le nôtre. Voici, en effet la description que nous donne Callières de la femme idéale, au point de vue physique (p. 18) : « Il faut qu'une Belle ait un » teint uni, blanc et rouge, et que chaque couleur soit » placée en son lieu et se perdent imperceptiblement les » unes dans les autres ; ce que quelques Dames⁸⁾ ont voulu » exprimer par une phrase nouvelle en disant qu'elles » avaient les couleurs bien demeslées.

» Grands yeux bien fendus, bleus ou noirs, doux ou » brillans. Nez bien fait, ny trop petit ny trop grand. » Bouche petite, dont la lèvre d'en haut soit en forme de » cœur, et celle d'en bas un peu plus grosse, mais toutes » deux fort vermeilles en Hyver comme en Eté ; et qui » aiye (*sic*) des deux costez deux petits traits legereiment » marquez en relevant, qui forment comme une espece » de continual sourire. — Dents blanches, bien nettes,

8) Les Précieuses de l'école de M^{le} de Scudéry.

» bien rangées, d'une grandeur égale, ny longues ny courtes,
» et fort serrées ».

Jusqu'ici nous pouvons souscrire à toutes les exigences de notre gentilhomme. Mais où nous ne sommes plus d'accord, c'est quand il demande que la Belle ait « Menton fourchu, ny trop long ny trop court, double menton ». Passe pour la grandeur. Mais « fourchu », « double » ? Mais continuons notre lecture.

« Visage plein, rond ou ovale. Temples relevées. Pour la couleur des cheveux, les opinions se partagent..... Il faut qu'ils soient fort longs, en grande abondance, des liez, lustrés et tant soit peu crespez ou frisez par an neaux ; mais sur tout qu'ils ne soient pas roux, et qu'ils n'ayent même rien qui approche de cette teinture ».

Les rousseaux, on le voit, étaient honnis vers 1668. L'auteur recommande aux malheureuses qui ont ces cheveux de « les cacher fort soigneusement pour en montrer d'autres, de la couleur qu'on veut. Cette sorte de déguisement, ajoute-t-il tout de suite, est fort en usage, même chez les hommes ». — En ce qui concerne la taille, il suffit qu'elle soit bien proportionnée.

Un chapitre fort intéressant aussi, sous ce rapport, c'est celui où notre jeune indiscret trahit les artifices des vieilles dames qui tâchent « de réparer des ans l'irréparable outrage ». Pas n'est besoin de remarquer que le rouge et la poudre mettaient, comme aujourd'hui, Cupidon « dans une telle colère contre elles, qu'il me vient, dit-il, une démangeaison de leur aller frotter les joues avec un petit coin de mon Bandeau, afin de faire connoistre aux hommes l'artifice dont on les veut abuser » (p. 22). Les dentistes d'alors n'étaient que des rebouteurs ignorants qui ne connaissaient pas l'art de conserver

..... soit en haut, soit en bas,
Cet attrait au sourire et cette aide au repas.

Aussi les femmes qui ne savent pas vieillir sont elles obligées, pour remplir les brèches que les années font dans leur bouche, d'y « appliquer adroitemment quelque petite pièce d'yvoire ». Ou alors, elles relèvent leurs joues

« avec de petites esponges qu'elles mettent aux deux côtez
« de leurs bouches, pour suppléer au défaut de leur en-bon-
point ». — Un autre moyen de lutter contre la vieillesse,
c'est « d'applanir les sillons des joues », ou, — horreur !
— de mettre dans la bouche « quelque pastille dont l'o-
deur sera plus agréable que celle qui en sort », ou, encore de
donner aux cheveux « la couleur d'un corbeau, quoy qu'ils
soient de la couleur d'un signe (cygne) » (P. 35).

La galanterie est un autre moyen des vieilles femmes
pour « suppleer au deffaut de jeunesse ».

« Quand la galanterie s'est donnée à une dame, elle ne
» l'abandonne guerres et lui tient d'ordinaire compagnie
» jusques au tombeau (p. 38)... Ce dessin les oblige d'a-
» doucir leurs regards, d'avoir toujours dans la bouche des
» paroles obligeantes et flatteuses, et de tirer tous les
» avantages qu'elles peuvent de leurs ajustemens ». Mais

Quand elle a bien fait la Belle
Souvent l'on se mocque d'elle
Et de toutes ses façons :
Car l'on n'attrape pas aisément les garçons ».

* * *

Le lecteur patient qui m'aura suivi jusqu'ici pourra,
j'espère, juger maintenant et comme le demande l'auteur
à la fin de son préambule; « s'il a bien ou mal réussi dans
le dessein qu'il s'est proposé ». Ce jugement, j'en suis sûr,
sera tout à l'honneur du jeune François de Callières.

ALBERT SCHENK.